

coins du poêle. Les débris sanglants de la cervelle rejaillirent sur la mère éplorée.

Toute couverte du sang de son enfant, Marceline puisa un courage héroïque dans son désespoir : portant la hache que lui lançait l'Iroquois, elle lui sauta à la gorge et lui enfonça ses doigts dans les chairs. Ce combat ne pouvait durer longtemps, les armes étaient trop inégales. Déjà le sauvage avait saisi son poignard et, fouillant dans le sein de la jeune femme, il s'apprêtait à lui en percer le cœur, lorsqu'un coup de feu vint tous deux les étendre morts sur le sol.

C'était Jean qui, poursuivit par deux soldats Anglais, et ayant voulu aller mourir près de son épouse, avait aperçu de loin ce duel, avait tiré au hasard et avait tué du même coup et sa femme et le meurtrier de son fils.

Presqu'aussitôt il tomba, atteint au cœur par la balle de son ennemi.

X

Un an après les événements que je viens de raconter, par une soirée du mois de Juin, les habitants de Kamouraska, effrayés par les bruits étranges qu'on entendait la nuit dans la demeure déserte de

Jean, s'étaient réunis, dans une maison du village, pour aller ensemble, au moment venu, guerroyer contre le revenant comme disaient les bonnes vieilles.

A minuit, à cette heure solennelle à laquelle les morts, paraît-il, reviennent sur la terre, la petite troupe se mit en marche.

Arrivée à une demi-portée de fusil de la maison hantée, elle fit halte, et chacun se mit à écouter avec une terreur secrète.

Hou!!! hou!!! — fit une forme blanche qu'on distinguait dans l'intérieur par la porte ouverte — hou!!! hou!!!

Plusieurs tournèrent le dos et s'enfuirent à toutes jambes, les plus braves pointèrent, non sans trembler, le canon de leurs fusils. Pan..... pan pan..... et tout rentra dans le silence.

Alors on s'approcha, muni d'une lanterne, et, à la stupéfaction générale, on constata qu'on n'avait pas tué l'ombre de Jean ni celle de son épouse, mais bien un pauvre hibou qu'on avait horriblement mutilé."

"Voici, ajouta mon farceur d'ami, l'histoire telle que me l'a racontée mon oncle qui m'a dit l'avoir regue de son père."

Ste. Anne de Lapocatière, 5 Mars 1873.

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

Au mois de janvier, le froid deviendrait tel qu'il ne serait plus possible de mettre le pied dehors, sans péril pour la vie : pendant deux mois au moins, l'équipage serait condamné au casernement le plus complet ; puis ensuite le dégel commencerait, et se prolongerait jusqu'à l'époque où le navire devrait quitter les glaces. Ce dégel empêcherait forcément toute exploration ; d'un autre côté, si Louis Cornbutte et ses malheureux compagnons existaient encore, il n'était pas probable qu'ils pussent résister aux rigueurs d'un hiver arctique : il fallait donc les sauver auparavant, et tout espoir serait perdu sans retour.

André Vasling savait tout cela mieux que personne ; aussi résolut-il d'apporter de nombreux obstacles à cette expédition.

Les préparatifs du voyage furent achevés vers le 20 octobre ; il s'agit alors de déterminer les hommes qui en feraient partie. La jeune fille ne devait pas quitter la garde de Jean Cornbutte ou de Penellan ; or, ni l'un ni l'autre ne pouvaient manquer à la caravane. La question fut donc de savoir si Marie pourrait supporter les fatigues d'un pareil voyage ; jusqu'ici elle avait passé par de rudes épreuves, sans trop en souffrir, car c'était une fille de marin, habituée dès son enfance à l'air et aux fatigues de la mer, et vraiment Penellan ne s'effra-

yait pas de la voir, au milieu de ces climats affreux prête à lutter contre les dangers des mers polaires.

On décida donc, après de longues discussions, que la jeune fille accompagnerait l'expédition, et qu'il lui serait, au besoin, réservé une place dans le traîneau, sur lequel on construisit une petite hutte en bois, hermétiquement fermée ; quant à Marie, elle fut au comble de ses vœux, car il lui répugnait d'être éloignée de ses deux protecteurs.

L'expédition fut donc ainsi formée : Marie, Cornbutte, Penellan, Vasling et Aupic ; Alain Turquette demeura spécialement chargé de la garde du brick, sur lequel restaient Gervique et Gradlin. De nouvelles provisions de toutes sortes furent emportées ; car Cornbutte, afin de pousser l'exploration aussi loin que possible, résolut de faire des dépôts le long de sa route, tous les sept ou huit jours de marche. Dès que le traîneau fut prêt, on le chargea immédiatement, il fut recouvert d'une tente et de peaux de buffle ; le tout formait un poids d'environ sept cents livres, qu'un attelage de cinq chiens pouvait aisément traîner sur la glace.

Le 22 octobre, suivant les prévisions du capitaine, un changement soudain se manifesta dans la température : le ciel s'éclaircit ; les étoiles jetèrent un éclat extrêmement vif sous ces latitudes élevées ; la lune brilla au-dessus de l'horizon, pour ne plus le